

Du diplomate italien au pape du Concile Vatican II (Rome, 25 août 2000)

Le 3 septembre à Rome, le pape Jean XXIII sera un des cinq bienheureux proclamés par Jean-Paul II. Le « bon pape Jean » est connu pour sa convocation du grand concile oecuménique Vatican II (1962-1965), événement majeur pour l'évolution de l'Église catholique au XXe siècle. Mais avant d'être élu pape, Mgr Angelo Roncalli fut un remarquable diplomate, rappelle l'historien français Jean Chélini (1), dans une interview accordée à l'agence CIP.

Originaire d'un village des Alpes italiennes, où il est né en 1881, Angelo Giuseppe Roncalli n'avait pas 25 ans quand il fut ordonné prêtre. C'était à Rome en 1904, où il avait achevé sa formation théologique, après des études entamées au Séminaire de Bergame. Il revient alors à Bergame, où son évêque le nomme professeur au Séminaire. Puis ce sera à nouveau Rome, où il prendra la direction des Oeuvres pontificales missionnaires d'Italie. Il conservera cette charge jusqu'en 1925, date à laquelle il est nommé et ordonné évêque pour être envoyé à Sofia, en Bulgarie, comme visiteur apostolique.

C'est à partir de son ordination épiscopale que Jean Chélini évoque la figure de Mgr Roncalli, le futur Jean XXIII. Il le fait en historien, sans prendre position à l'avance sur les qualités exemplaires que Jean-Paul II devrait mettre en exergue chez son prédécesseur à l'occasion de la prochaine béatification.

De Rome à Sofia

Mgr Roncalli n'a pas eu des missions faciles. En 1925, Mgr Angelo Giuseppe Roncalli vient d'être nommé au Comité de l'Année sainte, et chargé d'une chaire de patrologie à l'université du Latran lorsque Pie XI, qui l'aime bien, le nomme visiteur apostolique en Bulgarie. Le 19 mars, il est donc sacré évêque, et part assez vite en mission.

Celle-ci commence par une prise de contact assez difficile. Les catholiques bulgares sont très minoritaires, et le reste de la population, majoritairement orthodoxe, a beaucoup de préjugés à leur égard. L'accueil réservé à Mgr Roncalli est donc plutôt froid.

Pourtant, Mgr Roncalli ne se décourage pas. Dans son petit appartement de Sofia, il apprend le bulgare et des rudiments de russe. Il n'obtient pas de résultats apostoliques importants, mais il se gagne l'estime de beaucoup d'orthodoxes. En particulier, il se lie d'amitié avec le patriarche oecuménique Basile III.

Par ailleurs, il s'occupe des catholiques de rite gréco-oriental, et s'efforce d'en organiser le clergé. Mais là encore, ce n'est pas très facile : les catholiques sont en situation d'infériorité par rapport aux orthodoxes et pas toujours bien vus des missionnaires de rite latin. Tout cela permet à Mgr Roncalli, devenu délégué apostolique en 1931, d'approfondir sa compréhension du monde oriental et sa conception de la voie à suivre pour progresser vers l'unité des chrétiens.

En Turquie et en Grèce

Le 13 novembre 1934, Mgr Roncalli est en effet nommé délégué apostolique à Istanbul pour la Grèce et la Turquie. Sa mission prend alors un caractère politique plus important. Là encore, sa tâche est délicate. La Turquie et la Grèce sont deux ennemis héréditaires, et il doit voyager entre les deux. Il met donc quelques mois à débrouiller l'imbroglio politique et religieux dans lequel se trouvent les deux pays, dont l'évolution politique s'avère ensuite assez différente.

En 1939, Mgr Roncalli est installé à Ankara quand la Grèce est occupée par les troupes italiennes, ce qui complique encore son rôle : il lui faut manifester partout l'impartialité du Saint-Siège. Son activité humanitaire se révèle alors importante. Il s'efforce, en effet, par son action diplomatique, de protéger les victimes du nazisme et d'empêcher la déportation des Juifs. Et il négocie un accord pour permettre l'acheminement de convois vers la population grecque affamée.

La situation en Turquie est différente dans la mesure où le pays reste neutre. Mais Mgr Roncalli se trouve là au milieu d'une atmosphère de complot et d'espionnage. Il croise sans cesse en particulier l'ambassadeur du Reich à Ankara, qui est lui-même catholique et guette ses réactions. Dans cette position délicate, Mgr Roncalli informe au mieux le Vatican de ce qu'il observe.

Enfin, il doit faire face à des difficultés proprement religieuses dans les deux pays. Les chrétiens encore nombreux à cette époque sont divisés en de nombreux rites, et le gouvernement turc est de plus en plus sévère à leur égard. Les catholiques sont souvent d'origine étrangère et beaucoup quittent le pays. Malgré cela, et dans un univers musulman, Mgr Roncalli fait preuve d'une grande ouverture vis à vis du peuple turc et s'efforce même, lui qui a près de 60 ans, d'apprendre la langue de ses interlocuteurs.

De Paris à Venise

Le 22 novembre 1944, Mgr Roncalli est donc nommé à Paris. On ne sait pas très bien pourquoi. Paris était une des nonciatures les plus importantes. Le nonce précédent, Mgr Valerio Valeri, venait d'en être écarté à la demande du général de Gaulle pour avoir été impliqué dans le gouvernement de Vichy.

À Paris, Mgr Roncalli inaugure sa mission en prenant la parole, en tant que doyen du corps diplomatique, lors de la cérémonie des vœux du 1er janvier 1945.

Il doit s'occuper alors de remettre sur les rails l'Église de France dans le contexte de l'épuration épiscopale. Il s'applique en ce domaine à arrondir les angles. Il se monte bonhomme et très diplomate, acceptant finalement la démission de trois évêques, sur les trente qu'on lui demandait. « J'ai enlevé un zéro », dira-t-il. Mais il gardera un assez mauvais souvenir de l'intransigeance du général de Gaulle, et commentera avec son accent italien, le 20 janvier 1946, au moment du départ de ce dernier : « Croyez-moi, il n'y a pas d'homme qui soit irremplaçable ! »

De 1945 à 1953, Mgr Roncalli accomplit une oeuvre importante dans les milieux politiques français. Il reçoit énormément, prend contact avec le président Vincent Auriol, et un nouveau climat s'établit peu à peu entre l'Église catholique et l'État, dans une France beaucoup moins laïque qu'avant 1940. Cela s'illustre par la scène bien connue où l'on voit le chef de l'État français, pour la dernière fois dans l'histoire de France, lui remettre sa barrette cardinalice dans les salons de l'Élysée, le 15 janvier 1953. Le nonce s'agenouille donc devant Vincent Auriol, avant de se relever promptement malgré sa corpulence. Car extérieurement, il apparaissait surtout comme un bon vivant, aimant la bonne chère, un Italien typique avec lequel on peut toujours trouver une « combinazione ».

Par ailleurs, si à Paris il joue le rôle d'un homme politique, dans les diocèses, il agit en revanche davantage comme un pasteur. Il montre qu'il aime l'Église de France et cherche à la comprendre, ce qui lui servira plus tard en tant que pape. Il se déplace jusqu'en Afrique du Nord, et prévoit d'ailleurs avec une grande lucidité le cours des événements à venir en Algérie.

Que retenir de son passage à Venise comme patriarche de 1953 à 1958 ? Rien de particulier. Il semble qu'il a été un bon patriarche, heureux de retrouver un rôle plus pastoral. Une anecdote cependant : il arrive un jour au Vatican pour l'enterrement de son prédécesseur, vêtu, comme les patriarches de Venise en avaient le droit, d'une hermine mouchetée. Il fait ainsi une vive impression au milieu des autres cardinaux qui sont en soutane violette. Le cardinal Tisserant, qu'il connaissait bien et qui avait son franc-parler, commente : « Éminence, vous êtes vêtu comme un bouffon », autrement dit comme un personnage de carnaval !

Le « bon pape Jean »

On garde beaucoup, de Jean XXIII, l'image du « bon pape Jean ». Assurément, il était bon, mais il n'était pas débonnaire. Lorsqu'il est élu pape le 28 octobre 1958, le même cardinal Tisserant s'agenouille devant lui pour lui demander s'il accepte son élection. Il répond : « Je tremble et j'ai peur. Ce que je sais de ma pauvreté et de ma faiblesse suffit à me confondre ! ». Soit, mais il avait quand même dû préparer son texte. D'ailleurs, si son élection a suscité de la surprise en France, il figurait pourtant en bonne place parmi les « papabili » italiens.

Physiquement, c'est vrai, il tranchait totalement avec la figure de son prédécesseur. Pie XII était grand, maigre et ascétique, bon mais assez froid. Jean XXIII était petit au point que ses pieds restaient en l'air lorsqu'il était assis sur un trône. Il bougeait ses mains et parlait beaucoup. Malgré tout, il avait assez belle allure, un visage énergique bien qu'un peu empâté, et les yeux très vifs. En tous cas, il était d'une grande amabilité, répondait très spontanément, et les Romains l'ont tout de suite adopté.

En prenant le nom de Jean, on peut penser qu'il s'est référé à son père, au titulaire de sa paroisse natale, à Saint-Jean-de-Latran, à Saint-Jean Baptiste, sans oublier l'apôtre Jean. Mais il s'est placé aussi dans une perspective historique. Il faisait remarquer qu'il y avait eu beaucoup de papes du nom de Jean, mais qu'ils n'avaient jamais régné longtemps.

Il avait été élu pour être un « pape de transition ». Pourtant, en près de cinq ans, il a fait un travail considérable. Cependant, il faut souligner que dans beaucoup de domaines, il n'a fait qu'initier certains changements, qui seront ensuite effectués par son successeur, Paul VI. Toutefois, les initiatives qu'il a prises traduisent beaucoup de perspicacité de sa part.

Ainsi, Pie XII n'avait pas de secrétaire d'État au Vatican, et avait tendance à gouverner seul. Jean XXIII, en revanche, nomme dès son élection Mgr Domenico Tardini comme secrétaire d'État, et ils feront ensemble assez bonne équipe, jusqu'à la mort de celui-ci en juillet 1961. Il repeuple ensuite le Collège des cardinaux qui n'étaient que 51 au moment de son élection, et l'on dépasse pour la première fois le nombre de 70 établi par le pape Sixte V à la fin du XVI^e siècle. Il décide, d'autre part, que tous les cardinaux seront évêques. Enfin, il s'efforce de renouer le dialogue avec les chefs des dicastères de la Curie, en remettant en vigueur la coutume selon laquelle ils sont reçus par le pape à des jours fixes pendant la semaine. Bref, il remet en selle l'État major de l'Église catholique, qui se remet à fonctionner de manière rapide et efficace, même si les hommes qu'il nomme sont plutôt choisis parmi les gens âgés.

Par ailleurs, Jean XXIII convoque un Synode du clergé romain, ce qui n'était jamais arrivé. Il s'efforce ainsi d'organiser et de stimuler l'action des 600 prêtres de son diocèse, pour deux millions de fidèles. Au plan pastoral, il visite les paroisses, les prisons, les hôpitaux, décide de permettre de donner la communion l'après-midi aux malades, de rétablir la procession de la Fête-Dieu dans les rues de Rome, et de se rendre en pèlerinage à Lorette et à Assise, grâce au train pontifical qu'il refait fonctionner pour la première fois depuis Pie IX.

D'autre part, il publie deux encycliques majeures. La première, « Mater et Magistra », traite du dialogue avec le monde, du sous-développement, de la nécessité de lier le progrès social au développement économique, du rôle de l'État comme régulateur dans ce domaine.

La seconde, « Pacem in Terris », publiée le 11 avril 1963 sans avoir été annoncée, produit un maximum d'effet de surprise. Elle est en effet adressée « à tous les hommes de bonne volonté ». Le pape y définit les bases du gouvernement des hommes, en rappelant que l'ordre politique est destiné à l'homme, qui a des devoirs et des droits, inviolables et sacrés, découlant de sa nature intelligente et libre. Jean XXIII condamne ainsi tous les totalitarismes, la primauté de la raison d'État, et l'ordre fondé sur la force. Il insiste sur la distinction des pouvoirs, souligne le rôle des corps intermédiaires, et encourage l'engagement de tous les hommes dans la gestion des affaires publiques. Cela relève du rôle des laïcs, affirme-t-il, pourvu que ceux-ci soient fidèles aux principes du droit naturel, et à l'enseignement des autorités ecclésiastiques. Enfin, le pape laisse entendre que localement, il est possible aux chrétiens, dans le domaine politique, de collaborer avec des non-chrétiens. Au plan international, Jean XXIII va également assez loin. Il insiste sur l'importance du rôle de l'Onu et adopte une certaine attitude de détente vis à vis de l'URSS, recevant au Vatican le gendre et la fille de Khrouchtchev en mars 1963, et s'efforçant de desserrer l'étau qui pèse sur les chrétiens.

Le Concile Vatican II

Il a eu effectivement l'intuition géniale de convoquer un Concile oecuménique. Quand il l'annonce le 25 janvier 1959 depuis la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, à peine trois mois après son élection, les cardinaux sont stupéfaits. Il explique que le Concile doit servir à « mettre à jour la discipline ecclésiale en fonction des besoins de notre temps ». Ce ne sera donc pas un Concile de définition doctrinale, et encore moins de condamnation, mais de « mise à jour » : « aggiornamento », selon le mot qui fera fortune en italien. Le pape, qui suit de près la préparation des textes, voudrait qu'il soit optimiste et tourné vers l'avenir, et non pas une lecture pessimiste du présent.

On envoie donc une lettre de consultation aux évêques et aux supérieurs des Instituts religieux. En même temps, Jean XXIII invite les observateurs non catholiques. C'est la tâche du Secrétariat pour l'unité des chrétiens, qu'il crée au printemps 1960 et qu'il confie au cardinal Béa, un de ses amis et ancien collaborateur de Pie XII. Le pape initie ainsi l'oecuménisme moderne. Enfin, le jour de Noël 1961, il convoque officiellement les évêques pour le 11 octobre 1962.

Le début du Concile est un peu difficile, parce que la Curie a prévu une liste de noms pour l'élection des membres des commissions, et que plusieurs cardinaux demandent que les listes soient préparées par les évêchés eux-mêmes. Le pape intervient alors dans leur sens. Lui-même ne préside pas les séances, mais il suit tous les travaux par télévision en circuit fermé, tout en intervenant parfois de façon discrète.

La fin d'un court pontificat

Lorsque la première session, consacrée à la réforme de la liturgie, se termine le 8 décembre 1962, le pape est déjà sérieusement malade. Il est atteint d'un cancer à l'estomac. Pendant les mois qui suivent, il lutte de toutes ses forces et continue à travailler. On annonce sa maladie le 22 mai 1963, et cela suscite beaucoup d'émotion dans le monde entier. Lui-même commente ces réactions devant son secrétaire Mgr Capovilla : « Il ne faut pas avoir peur, mes valises sont prêtes ! »

A sa mort, le monde entier porte le deuil, même dans les pays communistes. Les délégations sont nombreuses et abondantes pour ses funérailles. Il laisse un regret immense, universel, et l'image très populaire du bon pape Jean.

Mais cette image ne doit pas induire en erreur. Il était doux mais énergique. Et très traditionnel par ailleurs. Il n'a rien changé aux coutumes vestimentaires du Vatican, aux liturgies pontificales, à la cour romaine. Tout cela, c'est après le Concile que c'est apparu.

Ce que l'on peut dire en tous cas, c'est qu'il n'a pas connu les désillusions et les difficultés de mise en application du Concile. C'est son successeur, Paul VI, qui aura la mission délicate de conduire le concile Vatican II à son terme et d'organiser la mise en oeuvre des principales orientations.

(1) Historien et écrivain, Jean Chélini est professeur à l'université d'Aix-Marseille III, au département d'histoire des institutions, et président fondateur de l'Institut de droit et d'histoire canonique au sein de la Faculté de droit. Il est l'auteur, en particulier, de « L'Église sous Pie XII » (en deux volumes, chez Fayard : « La Tourmente » ; « L'Après-guerre ») ; d'une « Vie quotidienne au Vatican sous Jean-Paul II », réédité récemment sous le titre « Jean-Paul II à Rome. Le pape de l'an 2000 » (éd. Hachette) ; d'un « Calendrier chrétien » (Picard) ; d'une « Histoire de l'Église. Nos racines pour mieux comprendre notre présent » (Bayard Presse). Il a publié en outre une « Histoire religieuse de l'Occident médiéval » (éd. Hachette, paru en « Livre de poche ») ; et encore de « L'homme du Moyen-Âge. Vie religieuse à l'époque contemporaine » éd. Picard).